

Compte rendu : Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, P.O.L, 2023

FABIANA FLORESCU¹

Une affirmation tranchante, que Neige Sinno place en exergue de son récit, frappe le lecteur comme un coup de marteau sur la tête : « La littérature ne m'a pas sauvée. Je ne suis pas sauvée. » (p. 2). Dès le début de *Triste tigre*, l'auteure nous avertit sur l'échec de toute poétique sotériologique et avance un travail littéraire au sein duquel, en parallèle avec la réflexion sur l'abjection, se tisse en filigrane une véritable enquête métalittéraire.

Or, la lecture des pages liminaires nous mène sur une fausse route : encore un livre sur les traumatismes de l'enfance ou bien sur une jeunesse dévastée par l'abus physique et psychologique. Après Christine Angot, Diana J. Torres ou Virginie Despentes, également citées dans le texte, comment peut-on traiter ce sujet névralgique du viol, notamment dans le contexte de l'écriture féminine ? Si rien n'annonce au début l'épaisseur thématique et la complexité technique de ce roman anticonformiste muni d'une dimension fortement autobiographique et intertextuelle, nous comprenons très vite que Neige Sinno trouve une stratégie originale pour démolir les tabous, à travers sa façon de problématiser un thème qui n'est pas nouveau dans le champ épistémique et artistique contemporain, marqué déjà par une conscientisation, au sein même de la littérature, des origines et des répercussions concrètes du viol.

Au centre du récit demeure le désir irrépressible de la narratrice qui tente de briser le silence dans lequel elle s'est enfoncée pendant sa jeunesse en tant que victime des abus répétés de son beau-père, dont la figure se confond tantôt avec celle d'un fauve, tantôt avec celle d'un « sous-homme ». S'il prend rapidement la forme d'un défi, ce désir soulève au fond la question des enjeux de l'art face au trauma. Pourtant, aucune réponse claire sur la capacité réparatrice de la littérature n'est apportée, alors même que la verbalisation des blessures psychiques ou corporelles se situe en dehors de toute tendance justicière ou moralisatrice. Cependant, le va-et-vient entre les épisodes d'une enfance passée dans l'enfer de l'inceste et le jeu des références à des textes fondamentaux de la littérature

¹ Doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

mondiale circonscrivent finalement une démarche éthique et esthétique que Sinno accomplit de manière ingénieuse.

Neige Sinno est incisive, elle joue du grotesque, de l'abstractisation, de la poésie et de l'ironie afin de déterminer ce parcours narratif dans les termes d'une vraie montagne russe artistique et émotionnelle, censée révéler la « lumineuse singularité » (p. 20) du destin de cette jeune femme ravagée, qui ne cesse de se confronter à l'innommable. Par le biais d'une écriture intense et fragmentaire, témoignant de l'intranquillité de l'esprit et de la langue, l'auteure révèle – guidée par une curiosité fascinante et par l'intention de renverser le mythe de la nymphette contemporaine – d'une part, « ce qui se passe dans la tête du bourreau », en essayant « par l'intermédiaire de la voix narrative, de pénétrer les arcanes de ses raisonnements, de ses justifications, de ses fantasmes » (p. 12), et, d'autre part, l'effort de dépasser, voire de rendre intelligibles l'« amnésie traumatique, la sidération, le silence des victimes » (p. 5). D'ailleurs, guidé par la même voix narrative, le lecteur explore cette *zone grise* de la mémoire humaine, ce terrain au seuil de l'impensable d'où le phrasé en même temps paradoxal et percutant de Sinno tire toute sa force. *Triste tigre* nous fait donc plonger à corps perdu dans les eaux troubles d'une méditation sur les limites du pouvoir de la littérature qui doublent les limites du pouvoir des hommes. En frôlant le territoire (insuffisant) de la (auto)fiction, ce texte peut être lu aussi comme une exploration audacieuse des gouffres métaphysiques et des écueils du témoignage.

Caractérisé par un style pulsionnel et par une poéticité profonde, *Triste tigre* dépeint une image à rebours du roman *Lolita*, en révélant, au-delà de ce « tourbillon de sensations et de pensées » (p. 13), une autre perspective sur les hypostases du prédateur et de la victime. Cette dernière, tout en étant *piégée* dans son destin tragique qui se déroule à la manière d'un film d'horreur, cherche une nouvelle façon de faire entendre son cri afin de sauver d'autres filles, telles sa petite sœur ou son propre enfant. Comme dans un film de David Lynch, les êtres sont suspendus au-dessus de leur corps, de leur conscience ou de leur vie, en s'abandonnant finalement au rythme haletant d'une narration relevant de ce désir de parler du trauma.

Mais la tension et le sentiment de révolte sont surtout créés par le traitement en contrepoint – là où les mots demeurent superflus – des évocations, des documents de presse ou des images d'archives (par exemple, la photocopie de la plainte contre le beau-père), entrecoupés des interludes de réflexion littéraire. À travers l'exploration de cette toile d'araignée constituée par une variété de références artistiques et culturelles, le discours littéraire devient un « outil bien affûté [qui] arrive jusqu'à l'os » des expériences familiales et sociales, tout en problématisant l'idée même de catharsis. Soutenu par des références musicales qui vont de Wolfgang Amadeus Mozart à Johnny Hallyday, ainsi que par des extraits évoquant des dialogues entre les œuvres littéraires appartenant à des

auteurs aussi divers que William Blake, Virginia Wolf, William Burroughs, Charles Bukowski, Emmanuelle Carrère ou Philip Roth, le style corrosif et mordant de Neige Sinno souligne la capacité du dire littéraire à transgresser les normes esthétiques et les frontières entre les genres et les époques.

Dans la relation qu'elle construit avec son lectorat, Neige Sinno n'y va pas par quatre chemins : elle est directe, juste, voire brutalement honnête. À l'apparente fragilité de la voix féminine répondent la force et la fluidité de son témoignage. Le clin d'œil (présent aussi au niveau du titre du roman) au poème de William Blake, *Le Tigre*, dévoile la poétique renversée d'un « brûlant éclair » (Blake) que Sinno pratique dans son texte. Des fragments tirés de la réflexion lyrique du poète anglais minent le discours littéraire de ce roman qui possède la force d'un « couteau pour disséquer le monde » (p. 145). Corollairement, cette confession, autant identitaire que littéraire, peut être lue comme un art poétique viscéral enquêtant sur la capacité de l'individu à « rester sur le seuil de ce monde » et sur son aptitude à « ne pas tomber » (p. 155) au moment où il explore tel un funambule les seuils du sort humain ou de la fiction.

Triste tigre n'est pas seulement un livre sur l'expérience traumatique de l'inceste ou un exercice autobiographique, car au-delà d'une réflexion à la fois métalittéraire et philosophique sur la « culture du viol », Neige Sinno frise le chef-d'œuvre en maniant de manière impeccable la langue française et les jeux de l'intertextualité pour développer une méditation très fine sur la recherche d'une voix littéraire capable de surmonter le silence.